



La fièvre Masaccio

SOPHIE CHAUVEAU

Florence, 1418. Au lendemain d'une nouvelle épidémie de peste, la cité du Lys s'ouvre à nouveau. Alors qu'un petit groupe d'artistes d'exception invente la Renaissance, un inconnu de 17 ans débarque, qui les bouleverse tous.

Ils l'ont pressenti : Tommaso di ser Giovanni, dit Masaccio, s'apprête à révolutionner la peinture.

*" Il est mort à 27 ans et demi,
il a peint pendant dix ans à peine et pourtant,
ce sont ses braises laissées brûlantes qui ont inspiré
Michel-Ange, Vinci, Delacroix, Picasso, Velasquez ou Rembrandt...
Toute la beauté du monde doit quelque chose à Masaccio. "*

22€ - En librairie le 24 novembre
150 x 235 mm

228 pages dont une galerie de 20 pages en couleur



Avec une curiosité et une rigueur remarquables, Sophie Chauveau explore depuis quinze ans la vie des plus grands artistes et penseurs européens. Picasso, Lippi, Vinci, Botticelli, Fragonard, Manet ou Diderot ont été l'objet de ses recherches quasi obsessionnelles et passionnées.

Elle a publié, chez Gallimard, une saga plus autobiographique, *Noces de charbon*, suivie de *La Fabrique des pervers* un des textes fondateurs de la dénonciation des abus sexuels en France qui a inspiré Camille Kouchner pour l'écriture de *La familia grande*.



Six siècles plus tard, avec le recul du temps, j'ai voulu rendre à Masaccio tout ce que l'histoire de la beauté lui doit.

Sans lui, à cet instant, sans son passage sur cette terre toscane si fertile en génies, ni Michel-Ange ni le Vinci n'auraient été ce qu'ils furent... non plus Botticelli, Raphaël, le Titien et tant d'autres qui l'ont salué et ont reconnu leur dette.

Il est mort à 27 ans et demi, il a peint pendant dix ans à peine et, pourtant, ce sont ses braises laissées brûlantes qui ont inspiré Delacroix, Picasso, Vélasquez ou Rembrandt...

En réalité est né des cendres de ce phénix tout ce que la peinture occidentale a fait de grand.

Toute la beauté du monde doit quelque chose à Masaccio.

J'ai tenté de marcher dans ses pas pour voir ses œuvres à hauteur de peintre, à hauteur d'échafaudage, comme si on les découvrait encore fraîches, à l'heure de leur création.

D'abord, et c'est peut-être le plus important, elles n'ont pas été peintes pour être vues comme nous les voyons. De si près, de trop près, à la jumelle, éclairées par des halogènes, en reproduction avec des couleurs faussées, ou saturées, sous prétexte de restituer une pseudo-volonté d'origine de l'artiste.

Elles devaient être perçues de loin.

Si on devait les voir aujourd'hui dans leur condition d'origine, autant avouer qu'on n'y verrait rien. À peine étaient-elles éclairées par quelques candélabres qui ne brûlaient qu'à hauteur de fidèles.

Pendant cinq siècles, on ne distingua de ces fresques qu'une « impression », une humeur, une ambiance, des teintes au plafond, des étoiles d'argent sur fond bleu nuit, des visages, des postures, parfois le mouvement des corps...

Mais, à l'époque, on s'engageait à fond dans la contemplation du tableau et pour un assez long moment, le temps d'une messe, d'une cérémonie. Pas comme aujourd'hui, où l'on passe vite, sans même savoir qu'on déambule devant un chef-d'œuvre.

Pour écrire cet ouvrage, je me suis demandé à quoi pensaient les artistes – dont, bien sûr, Masaccio –, suspendus à huit ou dix mètres de hauteur en train de composer ces merveilles, le nez sur des détails

qu'ils pensaient à jamais invisibles aux fidèles qui les observeraient chaque dimanche. D'où ces quelques facéties semées çà et là pour rire entre soi, mais en aucun cas pour être « découvertes ». Ce qui devait demeurer secret, blague de potache ou réflexion personnelle, et n'aurait pas dû perturber la contemplation des croyants.

De même, un tableau d'autel, hier, ne devait pas avoir de public ; fors les clercs et les servants de messe, les fidèles le discernaient de loin, fébrilement éclairés par des cierges tremblants. La puissance de l'image opérait via une présence floue, troublée, laissant de grands espaces à l'imagination.

Quand on commença de déposer ces œuvres tardivement pour les rénover, les experts découvrirent ces détails de tout près. Ce fut souvent un choc.

Cette intimité nouvelle a ouvert une autre histoire de l'art, qui permet d'interroger ce qui se passait à l'époque entre peintres et œuvres. Histoire délicate et secrète dont plus on s'approche, plus on se sent voyeur. >>

